SAMEDI LITTÉRAIRE

Promenade dans une ville travestie

Vahé Godel se livre au jeu de l'«autofiction», sorte d'autobiographie à la troisième personne qui le mène dans une Genève travestie.

Un poète, disait Eluard, doit toujours dire la vérité. Entendons avouer sa face obscure, creuser en soi à la recherche de sa vérité, malaisée à formuler, tant les mots nous trahissent, tant la banalité des étiquettes et des clichés, les mots des autres, encomrent notre cerveau. Depuis toujours, Vahé Godel est conscient de la nécessité de cette quête, de ses exigences: la perte des repères familiers, l'errance dans le temps et l'espace, et de ses risques: l'incompréhension scandalisée ou dérouterée, la solitude. En vingt courts chapitres, *Un Homme errant* est, comme les œuvres de Claude Simon ou Robbe-Grillet, une «autofiction», une forme d'écriture autobiographique à la troisième personne qui mêle de façon indiscernable le fictif et le factuel.

Au commencement, Tom, le personnage, rêve dans l'eau matricielle d'une baignoire, se remémore ses jeux d'enfant dans la baignoire, puis d'autres jeux moins innocents, solitaires ou en couple dans des baignoires; et,

comme Eros n'est jamais loin de Thanatos, la tentation de s'ouvrir les veines à deux dans une baignoire. Si peu de choses séparent la baignoire du sarcophage, et le fœtus du cadavre! Cette double ouverture sur l'érotisme et sur la mort donne le ton d'un récit qui sera, de bout en bout rythmé par les mouvements du quatorzième quatuor de Beethoven, un quatuor que beaucoup considèrent comme l'apogée de l'art du compositeur – et qui était le morceau favori du père défunt de Tom.

Maintes pages sont consacrées à l'hôpital (on y reconnaît celui de Genève). C'est là que Tom rend visite à la fille de sa compagne Liz, Mad, une adolescente à jamais privée d'un avenir normal parce que ses jambes atrophiées la condamnent au fauteuil roulant, Mad la pathétique, vouée à des fugues plus ou moins suicidaires. Tom reconnaît son propre désespoir dans le miroir de Mad: «N'a-t-il pas, comme Mad (mais lui depuis toujours!), vécu dans un perpétuel aveuglement? N'a-t-il pas refusé de se rendre à l'évidence, aussi farouchement qu'il

le? (Quant à la solitude, plus il s'y enfonce, plus Mad lui semble exemplaire, sublimé, ayant atteint une sorte de paroxysme.)» À côté de ces pages, d'une force et d'une impudeur cruelles – toujours dire la vérité, sans euphémismes –, le récit qui suit (on opère Tom de la hanche) oscille entre l'observation aiguë, méticuleuse, et la demi-conscience, la dérive d'images qu'induisent anesthésie et sédatifs. Les images de la mort du père viennent hanter les nuits d'hôpital.

Errances

La seconde moitié de l'ouvrage retrace les errances de Tom dans le dédale d'une ville (Genève, qu'il nous rend étrangère en rebaptisant tous les toponymes). Entre Baudelaire («La forme d'une ville/change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel») et les surréalistes (le jeune Aragon du *Paysan de Paris*, le jeune Breton de *Nadja* en quête de signes de la surréalité), Tom déambule par les rues et les jardins à travers ses souvenirs, en quête des

parcelles éparpillées de lui-même. Il se revoit écolier, collégien, amant, ressuscite les figures féminines énigmatiques de Clo et de Lou, bascule dans une sorte de musée de la mémoire, couloirs, statues, cryptes, catacombes...

L'errance se termine avec la confusion d'Eros et de Thanatos, un crâne dans un sexe de femme, et l'allegro final du fameux quatuor: «Rhapsodie, lyrisme incandescent, séquences fantastiques, ruptures, délire, délire croissant... Nul répit. Nul remède. Ni apocalypse, ni happy end, mais brusquement le trou, le vide [...] ou plutôt l'ouverture, oui: l'œuvre comme ouverture, littéralement et dans tous les sens.» Godel définit ici sa propre poétique, un combat interminable de la main à plume pour fondre dans une forme esthétique unique les fragments épars et labiles de sa vérité.

Jean-Charles Gateau

• VAHÉ GODEL
Un Homme errant
(Metropolis)